

L'ART DE LA FAILURE

PREAMBULE

Puisque l'objet tenu à l'instant même dans vos mains vient en partie m'adouber «professionnel de l'art», permettez- moi de questionner ce rite initiatique particulier qu'aura été les beaux-arts. Je ne me figurais pas tellement la manière dont on procède pour devenir artiste. J'imaginai sans doute qu'on n'apprend pas l'art comme on apprend la boulangerie, la mécanique, les systèmes de la bourse ou la gestion des sols. En pratique, apprendre une profession implique l'acquisition d'un certain nombre de gestes, de savoir-faire, de mécanisme de pensée, d'habitude. Pétrir en incorporant de l'air, déboulonner, vendre quand c'est haut, et acheter quand c'est bas, mettre des espaces verts pour dépolluer. Un ensemble de gestes et de savoir-faire qui correspondent en toute logique à une situation professionnelle donnée.

De cette naïveté, j'ai du mal parfois à me dégager.
Et avec ingénuité je pose cette question à la limite du dicible:
qu'ai-je appris ? Quelle artiste suis-je devenue, si j'en suis une ?
Le geste artistique est un luxe sublime et superflu.
Pourquoi se vouer à la beauté, territoire insondable et vaste
et vain ? Un geste artistique ne se borne en théorie à aucune limite
si ce n'est celle que lui assigne son auteur et à mon sens
cette liberté impose sa responsabilité. J'aurai voulu une évidence.
Etre sculpteur, faire émerger d'un matériau qu'importe noble
ou grossier les formes jusqu'alors tues dans la confusion
de la vie, transcender l'existant pour rejoindre la destinée
d'une forme inédite; ou bien être peintre et livrer face à la toile
un combat de pigment épique, voir mon geste s'accomplir outillé
d'un pinceau héroïque. Ou bien être photographe.
Prélever sur le réel des fragments de beauté, réinterpréter
le monde. J'aurai voulu écrire des livres. Achever des grandes
épopées. Faire de belles choses. Accomplir mon morceau
de bravoure. Avoir du génie. Je ne fais rien de tout ça.

Moi je ne sais que siffler; même si je fais ça très bien, d'une technique particulière, qui me vaut parfois des moqueries, la bouche non pas en cul-de-poule mais en proue de bateau effilée de sorte que l'air vibrant délivre le son admirable. J'étais ce genre d'enfant qui quotidiennement étale son bol de frosties sur la paillasse disposée pour le petit déjeuner. Certainement un goût pour l'accident. Flûte. La volonté inconsciente d'éprouver le cours des choses, prouver par cet événement la faille du continuum, une intention précoce de cartésianisme. Certainement un goût pour le tragique. Voir sombrer les miettes de mes prédécesseurs dans un océan lacté mais surtout apprécier l'incoercible colère de mon père, à quatre pattes, le pantalon humide, maniant la serpillière avec de grands gestes entrecoupés de tirades incendiaires. Artiste bon à rien. Ne soyons pas si définitif. L'artiste bon à quoi ? À quoi bon ? Je suis comme les autres, infoutue. Et de cette faiblesse qu'il me reste, moi qui ne sait rien faire d'autre qu'être au monde, je me demande bien ce pour quoi je me lève le matin. Je n'ai pas de savoir-faire, ni de faire-valoir.

Qui d'ailleurs voudrait d'un artiste ? On les aime à la rigueur décoratif, rentable et apprivoisé. Voilà.

J'ai cherché de toutes parts cette énergie burlesque, telle qu'elle me touche. J'ai prélevé sur le terrain des brisures, sondé le rien ou le pas grand chose, puis j'ai bien fait ce que j'ai pu.

CŒUR D'ARTICHAUT ET LE NÉOPHYTE

Ah oui (souvent sourire large) je ne connais pas du tout
(faussement ouvert) alors (et plutôt crispé) et ça mène (oui)
à quoi ?

Vous êtes (hum) un travailleur qualifié ?

Qu'est-ce que vous (aïe) avez à offrir à une entreprise (à la société,
hein) ?

Ah, (m)oui (m)oui (Assurément, les gens ont surtout besoin d'un
travail, faire de l'oseille, s'acheter une baraque et un écran plat...)

Pourquoi les beaux-arts (? ? ? ? ?) ?

Et après ? Comment ça se passe ? Comment tu vas gagner ta vie ?

Tu as une spécialité ?

Tu fais quoi de tes journées ?

Ça doit être très prenant ?

Ça doit être enrichissant (sympa (toche ?), l'éclate, le fun) ?

Du coup, tu as des cours ?

Lumière crue. Carré de pelouse synthétique. Table blanche en plastique, deux chaises de jardin et un large parasol qui fait une ombre. Cœur d'Artichaut et Néophyte se font face. Au fond, un bar à cocktail.

Rien. Ça ne mène à rien. À rien de rentable. À rien de tangible.
À rien. Rien d'absolu. Pas de plan de carrière. Pas de bureau.
Pas de 13e mois. À rien. À l'incertitude et aux possibles. On peut
pas dire grand chose. J'ai fini par aimer ça, la liberté aussi.

On évite. Mais bon, j'ai mon label certifié. Je prépare un diplôme.
Un équivalent Bac +5. « d'enseigne » à « l'ensba ». Un-diplôme-
national-supérieur-d'expression-plastique-à-l'école-nationale-
supérieure-des-Beaux-Arts-de-Lyon.

On développe notre créativité, notre esprit critique, on sait mener
des projets, soulever des montagnes, on sait apprécier une forme
pour elle-même, on est exigeant. Mais ce n'est peut-être pas
suffisant.

Oui c'est drôle. Au départ, je l'ai fait parce que j'ai pensé que ça me
rendrait heureuse. J'ai pensé à moi (moi, moi, moi) à mon
désir tapi, à mon plaisir, à ma vibrance. J'ai pensé que la vie est
courte et qu'il fallait tracer sa route. J'ai pas vraiment réfléchi
ou plutôt j'étais au pied du mur. Je voulais pas révolutionner

l'histoire de l'art. D'ailleurs, je n'y connaissais rien. Après j'ai eu cette conviction qu'il se passait à cet endroit quelque chose d'éminemment politique et nécessaire. C'est important quand même l'art dans une société, non ?

Oui peut-être qu'en temps de crise, cela peut sembler superficiel. On manque d'utopie.

Je vivrais d'amour (de l'art) et d'eau fraîche. Je sais pas. J'essaye de ne pas y penser. Je me dis qu'avec un peu de chance, l'art se vend bien parfois. Je vais peut-être me mettre à la peinture. Faire de vilaines croûtes qui font bien et les mettre à vendre sur le bon coin. Et sinon, je sais toujours faire des cocktails. Tiens tu veux quelque chose ? Je peux te faire un suprématiste (curaçao, jus de betterave, citron vert), un Pollock (je mixe un kiwi avec des olives et du jus de pruneau), un cubiste (jet 27, whisky, jus de tomate ça donne un gris qu'on dilue en mettant beaucoup de glaçon), un actionniste (mais je ne te le conseille pas).

Elle se lève. Commence à faire des mélanges. Tout en continuant la discussion.

Ou je toucherai les minimas sociaux. C'est une manière pour l'état de soutenir les artistes, n'est-ce-pas, un système de subvention. Ça donne une catégorie néanmoins passionnante ArtRSiste/Artiste au RSA. Il faut sourire, dire merci. Déjà, on doit s'estimer heureux d'être là où on est. Des saltimbanques qui passent le temps, qui s'amuse. Des cigales. On ne peut pas se plaindre d'ailleurs. Il fait chaud l'hiver. C'est confortable.

Je fais une excellente tarte aux fraises.

Je fais tout pour que ma vie ait l'air normale. Je me lève tôt, je m'affaire. Une journée type d'étudiant aux beaux-arts est du temps désespérément vide à occuper et se donner de la contenance demande beaucoup d'énergie.

Il y a plusieurs catégories d'activité :

Sociabilité (90% de discussions sans intérêt purement

communicatives et/ou distrayantes, 10% de machigoulis
artístico-intellectuel)

/ Besoins nécessaires (Alimentation, Pause pipi, Clope, Hygiène,
Mail, Réseaux sociaux, Lecture)

/ Déplacement (du 4e au 3e au 2e au 1er, un peu d'exercice,
des rondes, ma semelle en caoutchouc sur le béton lissé. Pouick.
Pouick)

/ Geste Artistique (parfois à peine 0,1% de nos gestes dans une
journée sont artistiques. Parfois un geste non artistique aboutira
à de l'art. Parfois un geste artistique n'aboutira à rien du tout.
Parfois beaucoup de travail s'avère non prolifique parfois un jet
aura cette fulgurance)

Elle goûte un mélange, fait une moue dubitative et continue.

À quelle heure cesse-t-on d'être artiste ? À quelle heure
commence-t-on ? Après le petit déj ? Après avoir lu le journal ?
Quand on arrive à l'école ou à l'atelier et qu'on se lave les mains ?
Quand on prend sa hache ? Quand on montre ? se montre ?

On peut dire que ça prend la tête. En entrant aux beaux-arts, on devient un être obsessionnel. Non pas un être obsédé bien qu'en partie possédé par les questionnements et les désirs, les images, les pensées qui l'habitent; non pas un être obsédé car l'obsession s'apprivoise, elle se refuse à n'être qu'un animal errant. Elle s'incarne, cherche une forme.

Je ne nie pas le plaisir que procure l'aliénation à son propre travail et certainement on traque nos obsessions. Elles sont les indices d'un vocabulaire, d'une nécessité. On frôle souvent la monomanie mégalomaniacale. Par souci d'économie, j'ai mis en place une petite mécanique qui pédale dans mon cerveau droit. Elle se met en marche toute seule. On gagne du temps dans cette course contre la montre, contre le vide.

Bien sûr. C'est plutôt plaisant, au prime abord. Mais on ne fait pas de l'art pour faire joli ni pour se marrer. On est loin du hobby, des loisirs créatifs. Si on m'avait dit, que c'était difficile, et parfois insoutenable, ce désir qui n'aboutit pas.

Et me terrasse l'infait, le pas encore et le peut-être.
Inassouvi, insatisfait. L'artiste toise l'absence, l'impasse, le doute.
Il le défie ? Non, non il s'en accomode. Se récite des proverbes
comme ça ira mieux demain. Il y a des jours avec et des jours sans.
Laisse tomber la neige. On sait qu'il faut de la créativité,
de l'énergie mais souvent il faut du temps. Parfois j'aimerais
tirer dessus à bout portant. Abattre la bête. Qu'elle s'étouffe
dans son jus. Voir expulser le dernier souffle. Voir ce qu'il advient
dans ce dernier soupir de cette énergie vitale. Elle se débattrait,
je suis sûre. Morte, quelques spasmes. Que ça ne vibrerait plus,
qu'il y aurait ce repos mortel, une quiétude aussi parce que la bête
épue. Tuer ce désir. Des fois je voudrais chialer ma mère.
Dire que c'est trop et fuir. Fuir, on imagine un geste précipité.
Le mot est juste parce qu'il désigne par ailleurs une certaine
alchimie qui génère une substance hétérogène, une forme altière
qui résonne comme un événement, une déchirure. L'acte créatif
s'apparente à cette fulgurance. Et on se chauffe à ce soleil,
à l'évidence. La rencontre dans la noirceur. En moi, l'acte
artistique se prolonge comme une failure. A force d'errance,

à force d'échouer, advient.

Non pas trop, trop. Il y a quelques cours obligatoires.
Mais sinon on est assez libre. On fait pas l'appel et on chante
pas la Marseillaise.

Noir

Marche ou crève

CŒUR D'ARTICHAUT ET GRAND MANITOU

Qu'en pensez-vous Grand Manitou ?
Je ne saurai dire ma chère enfant.
Mais dites quand même Grand Manitou
C'est peut-être la couleur, voyez-vous ?
Ah, la couleur Grand Manitou ?
Mais certainement ma chère enfant
Un bleu perçant et percutant
Vous êtes brillant Grand Manitou

Et maintenant Grand Manitou qu'en pensez-vous ?
J'aimerais vous plaire, mais que puis-je faire ?
Je ne saurai dire ma bien très chère.
Débrouillez-vous.
Mais dites quand même Grand Manitou

Vous savez tout, et je n'vois rien
Mais certainement ma chère enfant
Revenez plus tard et moins bavard

Je suis bloquée Grand Manitou
Qu'en pensez-vous ?
Il faut s'lancer mon chérubin, plonger sans crainte
Mais l'eau est froide et ne me rassure guère
Il faut savoir ma bien très chère
Que voulez-vous ?
J'voudrais déjà que ça tienne debout
Serait-ce le socle Grand Manitou ?
Il n'a qu'une dent, il n'a qu'un pied,
Je n'y viendrais pas à bout

Laissez tomber jolie fillette,
Peut-être, peut-être
L'art est sérieux ma mistinguette
C'est pour les grands, les très vaillants

Je vous comprends Grand Manitou
C'est épuisant ces larmoiements
Je vais me taire Grand Manitou
Dorénavant.

CLAPCLAPCLAP

les petites pinces de crabes

Etouffe-toi avec

CŒUR D'ARTICHAUT ET LES PETITS FOURS

Plateau noir. On devine une foule de dos devant les murs de la pièce. On entend des verres qui trinquent et un brouhaha ambiant. Des gens rient. Des bribes de conversation. Cœur d'Artichaut se tient au milieu mais ne sait pas trop. Elle commence à siffler un air et chausse des patins à roulettes. Elle fait des rondes les bras dans le dos et des figures.

C'est du fusain ?
Un peu consensuel
Ne riez pas, c'est quelque chose de très sérieux
L'accrochage est superbe
On peut toucher ?
Excusez-moi
Savez-vous que l'artiste travaille également la céramique ?
C'est combien ?
Je vous présente Phillippe
C'est le Prix Marcel Duchamp l'année passée
Il faut qu'on se voie
Ne vous tracassez pas, ça ne me dérange pas du tout
Qui s'est chargé du commissariat ?
J'aime beaucoup
Je cherche l'auditorium
Ah ! Ce n'est pas une pièce ?
C'est sublime.
Vous voyez moi je n'aime que le dessin
C'est conceptuel

Pouvez-vous m'expliquer l'oeuvre ?
Il est représenté par plusieurs galeries parisiennes
Il n'y a pas de Cartel ?
Où sont les toilettes ?
Il se détache résolument du limon culturel
J'y trouve une certaine épaisseur
C'est très artcontemporain, je trouve
Il se trouve dans la lignée des artistes PFP Plâtre/Fluo/Paillette
On peut envisager plusieurs strates de lecture
On en a vue une, on les a toutes vues
C'est intéressant
Je cherche la sortie
On peut se servir ?
C'est gratuit ?
Comment va ?
Peau de mouton véritable en très bon état.
C'est tout ?
C'est déjà bien assez.
Ça se regarde comme ça ?

C'est cassé ?
L'artiste a fait comment ?
L'artiste a marché dessus ?
Comment allez-vous ?
Ça ne me parle pas du tout.
C'est très arte povera
C'est post-moderne
Ah, on ne peut pas s'asseoir ?
C'est très controversé
Donc il faut regarder dans le trou ?
Je n'ai pas mes lunettes
Je vais m'asseoir
Ce n'est pas mon truc
Shiny!
Votre père n'est pas vitrier
Je vous laisse ma carte
C'est très pointu
C'est très grand public
Vous connaissez Philippe ?

Il est dans la mouvance post-apocalyptique
Non elle ne tient plus à l'échelle du mur
Où va l'art ?
Où va la culture ?
Ça parle de quoi ?
Je t'attends dehors
C'est du Richter mal digéré
Comment s'appelle-t'il déjà ?
Tu sais cette pièce pseudo satanique...
Non, ça ne me dit rien
C'est un peu sec
Belle radicalité
Il ne faut pas confondre art et culture
C'est le problème des projets participatifs
À l'origine c'est un diptyque mais on a perdu la deuxième
Ça se laisse regarder
L'image cinématographique est envisagée au delà de sa planéité
La beauté ça ne se mange pas en salade
Qu'est-ce que vous en pensez ?

Je me suis fait chier
C'est sympa de te voir
Hein ?
Il reste des chips ?
Il reste des bières ?
C'est là ?
Je crois qu'elle n'est pas branchée
On peut rentrer ?
Je vais rentrer
C'est une fausse bonne idée
C'est du déjà vu
La mise en espace est foirée
C'est un peu abscon
C'est plat
Vous ne trouvez pas cela trop littéral ?
C'est trop immédiat
Le déplacement opéré est intéressant
C'est très premier degré
La simplicité c'est l'efficacité

C'est impressionnant

C'est cher

Ça ne vaut pas le déplacement

Je n'ai pas vu

Cela manque de mise en tension

Ah, c'est fini

C'est fermé ?

Ah, on ne peut pas l'essayer ?

C'est mal éclairé

Moi aussi je vais faire n'importe quoi et dire que c'est de l'art

Projection immense. Images de Corrida. Pas de son.
Ça saigne. Ça gicle. C'est dégueulasse.

**Magma,
lave en fusion.
Le blanc des yeux.**

Fond dans la bouche pas dans la main

Déluge. Désert. Palmier. Ciel bleu. Nuage en polystyrène peint. Carton-pâte. La nativité. Cœur d'Artichaut installe les figurants, essaye différentes combinaisons, jauge et se trompe. Finalement, met un mouton à la place de Jésus. Il commence à pleuvoir. Ce sont des robinets à incendie qui baignent le plateau. Des trombes d'eau. Le décor en carton prend l'eau et les couleurs déteignent.

Plateau noir silence. Des gradins légèrement éclairés.

C'est un public. On tousse. Certains cherchent le regard en face, la main en barre au dessus des sourcils pour faire de l'ombre.

On se mouche. Frémissement. Frôlement. Des « chuts ».

Des bavardages. 5 minutes pas plus, après on a compris.

Le public s'en va ou tombée de rideau (j'hésite entre les 2 fins).

Un type col roulé rouge et jean bleu clair. Avec une bouteille d'eau. Regarde le public. Longuement. Puis remplis sa bouche d'eau, gonfle ses joues. Prends une attitude de statue grecque. Lève le bras en couronne au dessus de sa tête et écarte les jambes. Expulse l'eau dans un flux régulier.

Plateau noir silence. Poursuite. Une personne aux yeux bandés pousse une porte et entre sur le plateau. Elle tâtonne et cherche la sortie.

Je ne cesse de rechercher le bonheur infantile de celui qui incarne par un après-midi pluvieux ses héros fantasmés. Projection de l'enfant dans une histoire parfois à peine folle qui se rêve dans le monde des adultes avec des responsabilités et une voiture neuve. L'apothéose était ce partage entre amis où tout à coup dépassant le seuil de ses propres limites l'imaginaire prend vie. Le « on dirait que » et faire comme si. Parfois, disposant quelques chaises, j'improvisais une assemblée pour me produire devant mon public, conquis d'avance. Je me lançais dans l'arène et goûtait au plaisir de la représentation, de cette densité non pas juste dans la démonstration de mon propre narcissisme, de mon égotisme. Je sais qu'il était l'accomplissement d'un don, d'une offrande, d'un élan, d'un acte d'amour et de partage, d'une énergie qui circule d'un être à d'autres. Le simulacre de la représentation a cela de réel. N'est-ce pas ici sa toute-puissance ? Qu'il accomplit la communauté et la cohésion ? Le groupe s'acquiesce et s'invente dans la parenthèse, du jeu, du moment suspendu qui produit de la qualité, du rêve, du fantasme. Qu'est-ce qu'une société

qui ne se rêverait plus ? Une société aplatie, sans profondeur, sans idéaux, sans rêve ni richesse. L'art comme lieu de l'artifice projette le fantasme d'une société et l'accomplit. C'est ainsi qu'on accepte le faux dans ce qu'il a de vrai, et cet irrationnel dans ce qu'il a de rationnel. Qu'on se livre à ces espiègleries enfantines qui permettent la survie et l'invention des sociétés humaines.

L'artiste apprivoise l'espace de la représentation, sa limite ténue. Quand on rentre dans le champs, le début de l'image. On ne sait jamais quand elle va surgir, faire sens, emmener. Cet espace de projection et d'imaginaire qui dépasse la 2 dimension, la surface. Le poser, l'étirer, le faire déborder dans le réel et tisser. La « mimesis » implique à l'autre bout du côté du récepteur, celui de (se) reconnaître, implique une adresse, le baiser qui s'attrape au vol. Par cette fantaisie de l'esprit, de l'imagination, le spectateur retrouve dans les cumulus d'un ciel peuplé une biche, un dragon, un arbre fruitier. L'objet de nos pensées se cristallise en une matière nuageuse et fugitive; geste sculptural s'il en est d'une nature en l'état, prolongée par les mots

du regardeur qui cherche la forme et la dénonce du bout du doigt. On se délecte de cette interruption soudaine de la figuration dans l'abstraction vaporeuse et comme un enfant qui trouve sa puissance à nommer les objets alentours, la parole donne au jeu sa part créatrice et existentielle, qui n'a de force qu'en dehors de soi, dans le prolongement.

Alors, si j'aime que l'art soit irrévérencieux, quand on fait violence, il ne faut pas se tromper de cible. Je ne souhaite jamais atteindre le corps social. Il est l'assise. Il est le socle. Il est la raison d'être. Il n'est pas un carcan à bousculer, il est à inventer. Il est un seul homme. Il doit être une fête à l'antique, une célébration.

Les cœurs à l'unisson des salles obscures. L'artiste provoque la rencontre, l'inédit. Il est cette figure au croisement, une brèche, une interstice. Cette porte entrouverte.

**Honeymoon
Consummé, consumé.
Aurais-je dû choisir l'amour du christ ?**

J'étais en mode love pink et beau
J'aimais ce bonheur qui colle à la peau
Avant qu'il ne coule,
Avant qu'il ne passe,
Embrasse
Embrasse
Embrasse
Moi

J'aimais ton corps d'astre puissant
Et ton sourire sur moi ruisselant
Avant qu'il ne coule,
Avant qu'il ne passe,
Embrasse
Embrasse
Embrasse
Moi

J'aimais t'aimer sans les nuages
avec des airs d'enfant pas sages

Avant qu'il ne coule,

Avant qu'il ne passe,

Embrasse

Embrasse

Embrasse

Moi

L'AMOUR DE L'ART

Cela n'a plus d'importance. Mais si j'avais dû choisir entre vous deux. Je t'aurais choisi toi. Toi qui jalousais, qui te sentais délaissé. Je t'aurais choisi toi, cet amour qui tient chaud et qui rassure. Je n'aurais pas hésiter un instant. Sans importance, je sais. Mais à aucun moment. Non. Je m'en foutais de tout ça. Pas même un béguin ou une amourette. C'est froid, c'est froid. Des fois, j'y pense pas, me manque pas. Trop pathétique et nombriliste et hautaine, cette machinerie. Ce système qui avale les artistes comme des capitaux. Mon amour ne se monnaie pas et j'ai peur d'en souffrir. Qu'on me croque aussi ou qu'on me digère. Cela n'a plus d'importance. Aujourd'hui, tout me semble relatif. Qu'est-ce que l'art si j'ai soif ? Qu'est-ce que l'art si j'ai faim, si je dois manger mes chaussures ? Qu'est-ce que l'art si on ne se regarde plus dans les

yeux ? S'il n'est qu'une niche à chien à l'écart du monde ?
N'est que l'art de la politesse ? Poli pas politique. Merci, Bonsoir.
Cela n'a plus d'importance. Je n'ai que mes yeux pour pleurer
qui pourraient faire Fontaine, un readymade qui aurait
de l'allure en déversant toute ma tristesse. Bien sûr cela n'a
plus d'importance, je voulais seulement te dire que l'amour est
une liberté. Comme l'art. Qu'il est protéiforme.
Qu'il est à inventer. Qu'il est une aventure. Comme l'art.
Intense parfois. Qu'il est à vivre, à éprouver. Ni plus, ni moins.

Dites-le avec des fleurs
Plaisir d'offrir

Oui ouo,
Merci ce tres noen
mais lyon et tout le mondee me manque+ l'été
Où es-tu ? Et sutrou comme! Ça va mieuw ?
L'amour toujours

Christa

Pardon les lettres sautent un peu en bus
À la prochaine Bisous,

CŒUR D'ARTICHAUT ET MASTERPIECE

Soirée chips et pyjama. Diapos. Sont projetées des œuvres d'arts très connues, des poncifs de l'histoire de l'art (des Demoiselles et des Marylines...). Cœur d'Artichaut se trouve devant l'objectif et obstrue une partie de l'image avec sa silhouette. On entend les chips craquées sous les dents bruyamment. De plus en plus bruyamment. Elle se retourne souvent pour regarder le public en mâchouillant.

Déluge bis. Version Arche de Noé. Il fait noir et orageux.
Cœur d'Artichaut (avec sa frontale) doit sauver les artistes
(des types avec des masques à l'effigie feront l'affaire)
du déluge divin. Ils attendent patiemment devant la porte.
Cœur d'Artichaut réfléchit à haute voix donne des noms mais
hésite. Elle n'en sauverait pas beaucoup.

Septembre 2015. Au Moma. Je me promène/ j'erre plus intriguée par les selfsticks que par les œuvres d'art dans ce panthéon des momies, objet d'étude intéressant du point de vue social plutôt que du point de vue artistique. De quelle nécessité tient celle de se prendre en photo devant une œuvre d'art ? Conserver le rapport d'échelle ? Dans un geste démonstratif, dédoubler par l'image sa présence devant et derrière l'objectif pour exister plus fort sur les réseaux sociaux ? Les œuvres d'art sont vécues dans de telles institutions comme des monuments et l'expérience artistique se limite à cocher une case sur la liste nécessairement insatisfaisante des choses à faire dans sa vie. Un homme traverse les espaces d'expositions et il mitraille. Il ne regarde pas directement. Peut-être que la beauté l'impressionne. Non. Il est appareillé. Comme une béquille à ce regard insatisfait qui ne se pose jamais, en déroute et dépassé, qui se cache derrière l'objectif, le flash. Qui éblouie. Avale consomme digère emmagasine. Comme un disque dur. Comme une machine. Les machines ne peuvent pas voir, si ? Regarder ? Apprécier ? Elles n'ont pas de tact, ou de sensibilité.

Je ne peux m'empêcher de constater le fossé bel et bien creusé entre mes fantasmes d'un Art avec une majuscule, expérience politique ultime richesse d'un monde en quête de lui-même par l'imaginaire et l'expérience policée qu'on nous propose et que nous actons bel et bien dans les institutions.

Défaillance. Celle du regard. Comment éduquer les regards et pourquoi ? Parce que le regard ne se borne pas à la beauté des œuvres d'art. Dans une société de l'image, on ne sait pas regarder, on peine à mettre à distance dans ce flux constant. Notre expérience de l'art (y compris la mienne) est de plus en plus médiatisée, elle passe par l'écran, google image et FB. Qu'est-ce qu'une perception, l'intelligence d'une forme, la grâce ? Comment la nourrir ? Les enseignements des arts plastiques ne sont plus pris au sérieux dans le cursus scolaire considéré comme anecdotique, dérisoire, secondaire dans un système où la culture est envisagée comme divertissement et retour sur investissement. L'art d'utilité publique à vocation idéologique, humaniste, utopique a été enterré avec d'autres idéaux au fond d'un jardin en friche. L'art semble profondément

imbriqué dans le capitalisme et le marché sans porte de sortie. Défaillance. Celle des institutions qui oublie où se trouve l'art, qui sacralisent les objets d'art qui ne sont rien en soi ou pas grand chose, ils sont un catalyseur. On les prend avec des pincettes mystifiant et jouant sans cesse sans réinventer un art qui du coup se meurt. On met des lignes au sol pour que le public se tienne à distance. On admire. On expertise. On paye cher. On crée tout un foin. On s'affaire. On produit une économie, une rentabilité, un bon sens financier. L'école d'art apprend l'humilité, la sienne et celle de l'objet d'art. Ils ne sont efficaces que dans un flux vivant de pensée, de communication, de partage. Alors que l'on pisse dans l'Urinoire semble un bien bel hommage. Que l'on donne une autre destinée à des objets figés semble une nécessité. Qu'on réinterroge. Qu'on cultive. Sinon autant parler latin, s'enliser dans une langue morte.

BIBLIOGRAPHIE

Sur le rire et le Burlesque

Henri Bergson, *Le rire*, essai sur la signification du comique, PUF, 1900

Patrice Blouin, *Des corps compétents*, presses de réel, 2014

Patrice Blouin, *Chaplin et les images*, NBC, 2010

Le Burlesque, une aventure moderne, numéro special d'Art press, octobre 2003

Michel Chion, *Jacques Tati*, Petite Bibliothèque des cahiers du cinéma, 2009

Emmanuel Dreux, *Cinéma burlesque ou la subversion par le geste*, Broché, 2007

Petr Kral, *Le burlesque ou la morale de la tarte à la crème*, Paris Ramsay, 1984, réed 2014

Olivier Mongin, *variation sur le corps comique*, édition du seuil, la couleur des idées, 2002

François Mars, *Le gag*, éditions du cerfs, 1964
Clément Rosset, *Le réel : Traité de l'idiotie*, Les Editions de Minuit,
Broché, 2004
Charlotte Serrus, *Glissades, instabilité, indistinction et postures
humoristiques à l'ère dite postmoderne*, Presses universitaires de
Provence, 2012
Etienne et Anne Souriau, "definition burlesque", *dictionnaire
d'esthétique*, PUF, 2010
Jean-Philippe Tessé, *Le burlesque*, les petits cahiers, cahier du
cinéma, 2007 sur l'accident en art

Sur l'amateur

Claire Bishop, « *déqualifier le théâtre, requalifier la performance* »,
Mouvement, mars-avril 2014, p.100-103
Pierre Bourdieu, *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la
photographie*, éditions de minuits, 1965, 1992
Koenraad Dedobbeleer, Conférence de l'Enbal du 20 mars 2013,

Cycle de conférences 2012/2013

Michel Frizot, Cédric de Veigy, *Photo trouvée*, Phaidon, 2006

Michel Frizot Cédric de Veigy, *Toute photographie fait énigme :*

[exposition, Paris, Maison européenne de la photographie,

12 novembre 2014-25 janvier 2015, Chalon-sur-Saône, Musée

Nicéphore Niépce, 14 février 2015-17 mai 2015, Fotomuseum

Winterthur, 24 octobre 2015-14 février 2014, Hazan, 2014

Raymonde Moulin, *l'artiste, l'institution et le marché*, Flammarion,

1992

L'inclassablographie

Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, folio, 1938

Susan Sontag, *Notes on the camp*, 1964

Michel De Certeau, *L'invention du quotidien*, Arts de Faire,

Gallimard, 1990

Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*, folio Gallimard, 2013

Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que l'acte de création ?* Conférence La

Fémis, 1987

Alain Bergala (dir.), *Godard par Godard*, tome 1 et 2, broché 1998

Catalogues et écrits d'artistes

Wilfried Dickhoff, Bernard Marcadé, (dir.), *Marcel Broodthaers, livre d'images*, Editeur Flammarion, 2013

Rineke Dijkstra, a retrospective[San Francisco, Museum of Modern art, february 18- may 28, 2012], Guggenheim Museum, 2012,

Rineke Dijkstra, Portraits, Editeur Schirmel/Mosel, 2004

Julien Prévieux, *Les lettres de non motivation*, zones, 2007

Dossier P'tit Quinquin, Cahier du cinéma, septembre 2014, n°703

Rodin, l'accident, l'aléatoire (exposition, Genève, Musée d'art et d'histoire, 20 juin au 28 septembre 2014)Musées d'art et d'histoire, Genève, 2014

Filmographie

Marcel Broodthaers, *la pluie, projet pour un texte*, 2 mn 37, 1969

Jacques Demy, *Les Parapluies de Cherbourg*, cine Tamaris, 91 min, 1963

Jacques Demy, *les Demoiselles de Rochefort*, Parc Film, Madeleine

Films, 120min, 1967

Jacques Demy, *Peau d'âne*, Parc Film, Marianne Productions, 89 min, 1970

Bruno Dumont, *P'tit Quinquin*, arte cinema, 4 épisodes de 50 min, 2014

Charles Chaplin, *La Ruée vers l'or*, united artist, 92min, 1925

Charles Chaplin, *Les Temps modernes*, Chaplin, United artist, 87 min, 1936

Charles Chaplin, *Le Dictateur*, Carte Dehaven et Charlie Chaplin, 124 minutes, 1940

Federico Felini, *La Strada*, dino de Laurentiis ,115 min, 1954

Federico Felini, *8 et demi*, Gaumont, 1963

Pier Paolo Pasolini, *Che cosa sono le nuvole*, Dino de Laurentiis, 24min, 1967

Elia Suleiman, *Chronique d'une disparition*, Elia Suleiman, Assaf Amir (prod.), 88 min, 1996

Elia Suleiman, *Le temps qu'il reste*, Michael Gentile et Elia Suleiman (prod.), 109 min, 2009

Jacques Tati, *Jour de fête*, Cady-film, Francinex,1949, 86min

Jacques Tati, *les Vacances de Mr Hulot*, Cady Films, 1953, 114mn
Jacques Tati, *Mon Oncle*, Specta-Films, Gray-Films, Alter-Films
(Paris), Film del Centauro (Rome), 110 min, 1958
Jacques Tati, *Playtime*, Specta Films, Jolly Films, 124 min, 1967
Jacques Rozier, *Les naufragés de l'île de la Tortue*, Callipix,
Jacques Poitrenaud, 19876
Alain Resnais, *Smoking/No smoking*, 1993

spectaclographie partielle

Pina Baush, *Bandonéon*, 1980
Jérôme Bel, *The show must go on*, 2001
Jérôme Bel, *Shirtologie*, 1997
Philippe Decouflé, *Contact*, 2014

Discographie partielle

Barbara, *A mourir pour mourir*, Philips, 1964
Serge Gainsbourg, *Le poinçonneur des lilas*, Philips, 1958

Serge Gainsbourg, *Comic Strip*, Bagatelle, 1967
William Sheller, *Je veux être un homme heureux*, Sheller en solitaire,
Philips, 1991,
Jacques Dutronc, *les Cactus*, Vogue, 1967
Georges Brassens, *Les funérailles d'antan*, Philips, 1960
Georges Brassens, *les bancs publics*, Philips, 1959

Littérature

Jean Genet, *Journal du voleur*, Folio, 1949
Léon Gontran Damas, *Black Label*, 1988
Edouard Levé, *Œuvre*, P.O.L, 2001
Michel Leiris, *Âge d'homme*, Gallimard, 1939
Valérie Mrejen, *Eau sauvage*, édition Allia, janvier 2004
Charles Pennequin, *Troue la bouche*, les Bains Douches, 2011
Nathalie Quintane, *Chaussure*, P.O.L, 1997
Christophe Tarkos, *Caisses*, P.O.L, 1998
Philippe Roth, *Portnoy et son complexe*, Gallimard, 1969
Bernard Marie-Coltès, *Coco*, Les éditions de minuit, 1988

Ce mémoire délivre les interrogations d'une étudiante en dernière année des beaux-arts, qui s'apprête à s'insérer dans le monde de l'art contemporain comme «professionnelle». Qu'est-ce que ce cursus a changé dans sa vie et dans son regard sur ce milieu ?

This text delivers the questions of a student in her last year in fine art school, who is nearly coming into art sphere as a professional. How did the school change her life and her point of view on this field ?

Lucie Pannetrat

MÉMOIRE DNSEP 2015-2016

Sous la direction de Jérôme Mauche, Marie Canet, Marie Voignier

ENSBA LYON

